

KANT, QU'EST-CE LES LUMIÈRES ?

Explication du passage n°2 (fin de l'alinéa 2)

« Les tuteurs..... d'autres essais »

ALINÉA 2

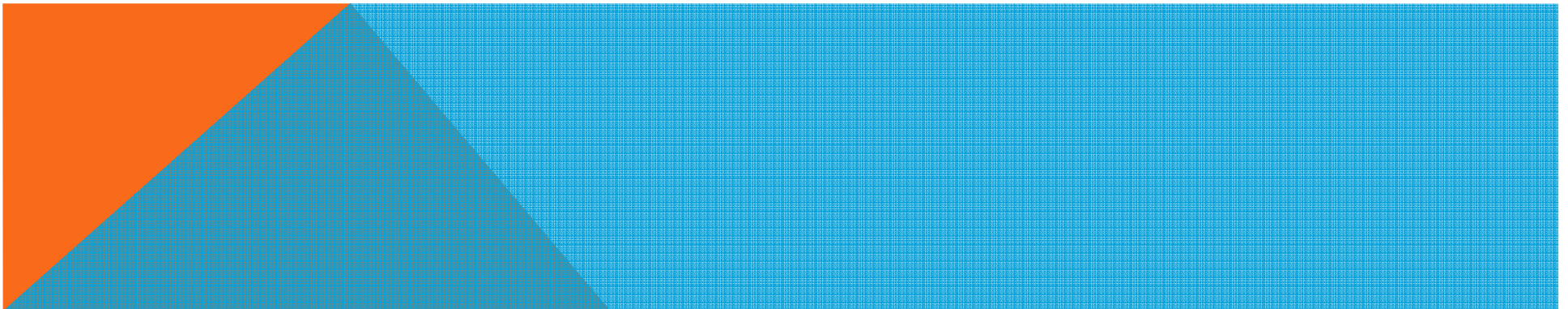
« Les tuteurs, qui se sont très aimablement chargés d'exercer sur eux leur haute direction, ne manquent pas de faire que la partie de loin la plus grande des hommes (avec le beau sexe tout entier), tient pour très dangereux le pas vers la majorité, qui est déjà en lui-même pénible. Après avoir abêti leur bétail et avoir soigneusement pris garde de ne pas permettre à ces tranquilles créatures d'oser faire le moindre pas hors du chariot où ils les ont enfermées, ils leur montrent le danger qui les menace si elles essaient de marcher seules. Or, ce danger n'est pas vraiment si grand, car elles finiraient bien par apprendre à marcher après quelques chutes ; seulement, un exemple de ce genre rend timide et dissuade ordinairement de faire d'autres essais »

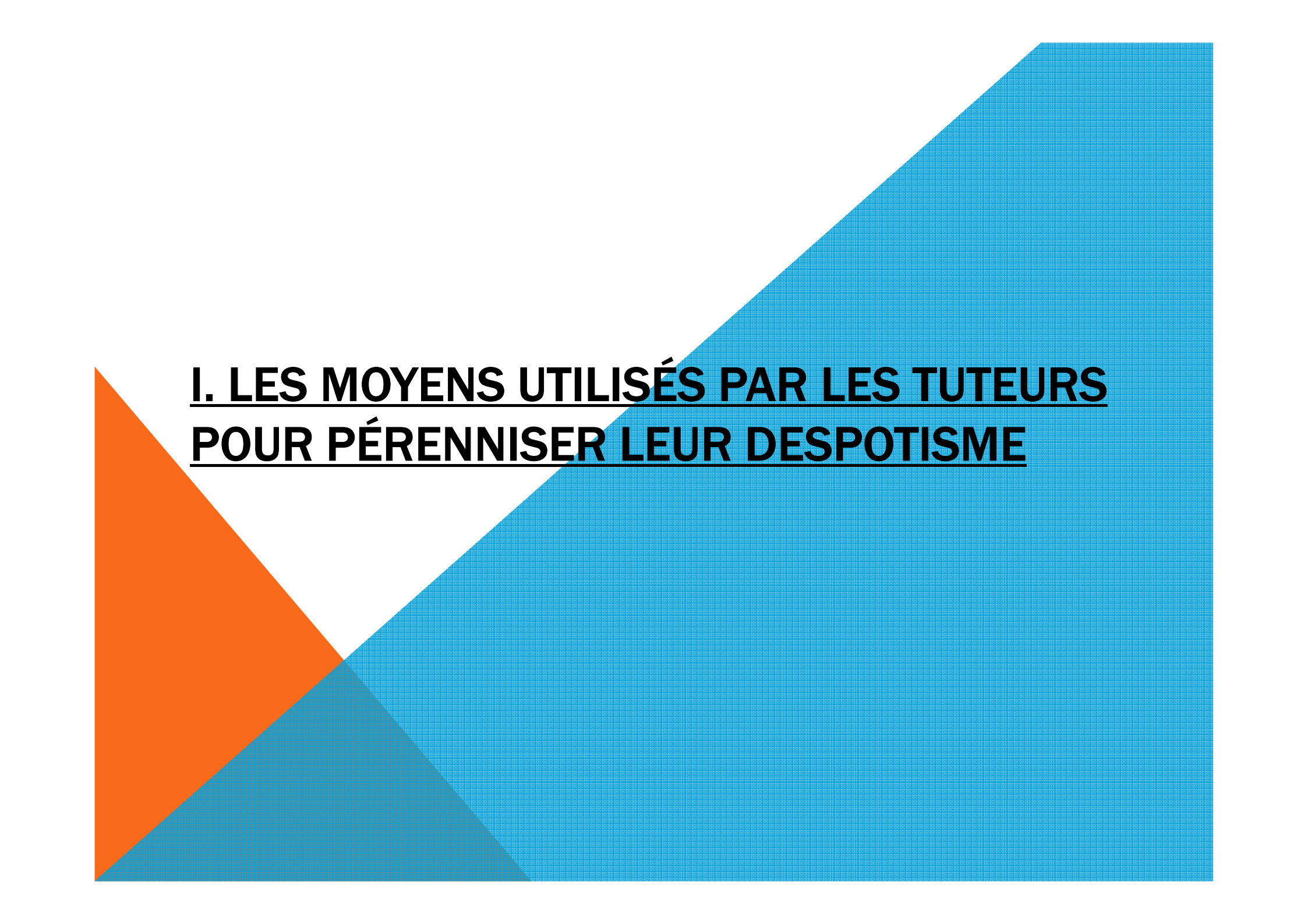
SITUATION DU PASSAGE

Dans les lignes qui précèdent, Kant a établi que si les hommes sont dans l'état de minorité et n'ont pas encore accédé aux Lumières, c'est en raison de leur paresse et de leur lâcheté.

Cependant, leur maintien dans l'esclavage est également dû aux tuteurs, qui font tout pour pérenniser leur pouvoir.

Kant expose puis réfute l'argument avancé par ces tuteurs, partisans du despotisme et du cléricalisme.





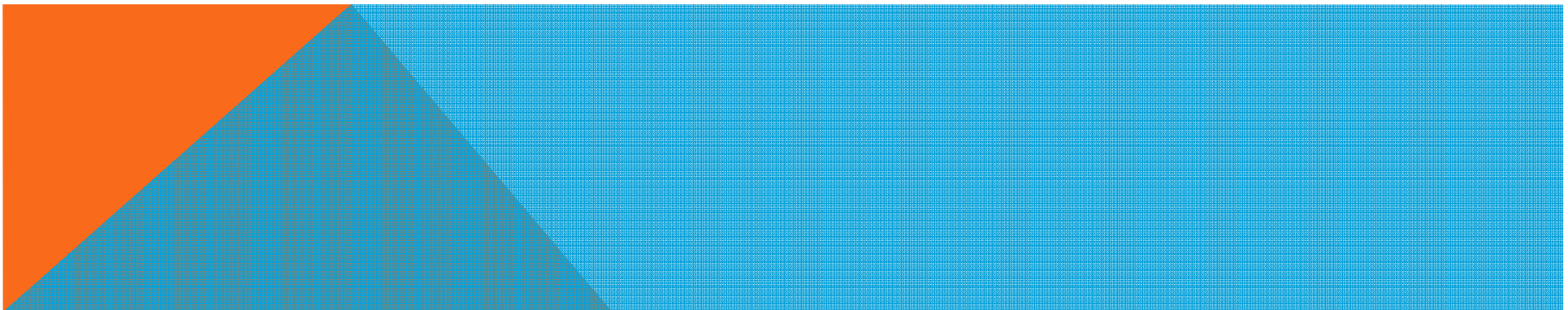
**I. LES MOYENS UTILISÉS PAR LES TUTEURS
POUR PÉRENNISER LEUR DESPOTISME**

PREMIER MOMENT DU PASSAGE : LES TUTEURS ASSOIENT LEUR DOMINATION SUR LE PEUPLE PAR LA PEUR DE LA LIBERTÉ

L'argument avancé est celui du **danger représenté par la liberté**, c'est-à-dire ici l'autonomie ou la majorité, le libre exercice de son jugement.

Exercer sa liberté de penser est en effet difficile mais aussi effrayant, puisque cela suppose une forme de dépouillement de son ancienne manière de penser (ou de ne pas penser), l'arrachement au confort de ses préjugés et de ses illusions, pour affronter l'absence de certitude, l'erreur et les problèmes soulevés par la recherche de la vérité.

Dans le second moment du texte, Kant montre que les tuteurs s'y prennent en deux temps pour instaurer cette peur :



1) L'ABÊTISSEMENT DU « BÉTAIL »

La métaphore du « bétail » est ici éloquente. Elle reprend une métaphore classique dans la philosophie politique : celle du pasteur et de son troupeau.

Cette métaphore est invoquée par les **partisans de l'absolutisme** pour justifier leur pouvoir : il y aurait une différence de nature entre les gouvernants et les gouvernés, de telle sorte que les premiers étant naturellement supérieurs aux seconds, auraient le droit naturel de leur commander.

En d'autres termes, **le peuple ne serait pas fait pour la liberté**. Et ce qui le prouve, c'est sa propension à se complaire dans la minorité, sa paresse intellectuelle et sa lâcheté.

Kant montre que cet état de minorité est en réalité largement entretenu par les tuteurs, soucieux de leurs prérogatives.

L'abêtissement de la masse est l'un des ressorts de leur manœuvre : ici, il faut entendre, l'absence d'instruction et une éducation qui ne favorise jamais l'esprit critique, mais l'obéissance aux dogmes politiques et religieux (préceptes et formules).

2) LA CENSURE

Ce moyen est suggéré par l'emploi du verbe « permettre » : « *après (...) avoir soigneusement pris garde de ne pas permettre à ces tranquilles créatures d'oser faire le moindre pas hors du chariot...* ». On ne permet pas : on n'autorise pas, on interdit.

On condamne systématiquement toute tentative individuelle pour exercer son esprit critique, pour s'écarter des opinions dominantes. On les condamne d'avance comme des errances de l'esprit mais aussi comme des hérésies qu'il faut réprimer, au besoin par des sanctions judiciaires.

LE PROBLÈME

De la minorité où les hommes demeurent par leur propre faute, résultent le despotisme et le cléricalisme, lesquels interdisent à leur tour aux hommes de sortir de leur minorité morale et intellectuelle.

Mais alors, **comment les hommes pourront-ils alors sortir de la minorité ?** En effet, les tuteurs ne sont pas plus éclairés ou libres que le peuple : en proie à l'ambition et à leurs intérêts personnels, ils sont tous aussi endormis et esclaves que ceux qu'ils gouvernent.

La seule issue possible, nous dit Kant, est de **mettre fin au despotisme pour laisser les hommes libres d'apprendre à exercer leur liberté.**

The background features a large orange triangle on the left side, pointing towards the center. The rest of the background is a light blue color with a fine, grid-like texture. The text is centered horizontally and vertically within the white space.

**II. LA RÉPONSE KANTIENNE : « MÛRIR EN
LIBERTÉ POUR LA LIBERTÉ » (FIN DU
PASSAGE)**

LA COMPARAISON ENTRE L'APPRENTISSAGE DE LA MARCHÉ ET CELUI DE LA LIBRE PENSÉE

Au XVIIIème siècle, on affublait les petits enfants de chariots, sortes d'appareils à roulettes qui les maintenaient debout : on voulait ainsi leur apprendre à marcher en leur évitant le risque de tomber et de se blesser dangereusement.

A la suite de Rousseau, Kant réproouve un tel procédé, qui ne peut que retarder inutilement et même dangereusement le moment où l'enfant saura marcher. Car il n'y a pas d'autre façon d'apprendre à marcher que de s'y essayer et de tomber lors des premiers essais jusqu'à ce qu'on parvienne à se tenir soi-même debout. Loin de l'y aider, le chariot dispense l'enfant de se tenir, et l'enfant s'écroule quand on lui ôte l'instrument mécanique.

De la même manière, **il n'y a pas d'autre façon d'apprendre à penser que de se lancer dans la pensée.** Il faut se jeter à l'eau, comme on dit. Que les premières tentatives soient l'occasion d'erreurs, c'est, comme pour la marche, un risque à prendre, ou bien on ne pensera jamais par soi-même.

ANALYSE DE CETTE COMPARAISON

La différence avec la marche réside en ce que les instruments mécaniques que sont les rites, les préceptes et les formules peuvent empêcher définitivement un homme de penser, alors qu'il est rare qu'un enfant ne finisse pas par marcher.

Ce qui justifie encore la comparaison, c'est que **se mettre en marche ou se mettre à penser requièrent tous deux un effort de la volonté**. Se tenir debout, c'est se tenir et non être tenu. Il n'y a pas non plus de pensée sans une certaine tenue, et cette tenue suppose la liberté. Dans un régime despotique et clérical, la pensée est tenue : ne se tenant pas elle-même, elle ne peut qu'être « avachie ». Il suffira d'une inattention des tuteurs pour que tout s'écroule.

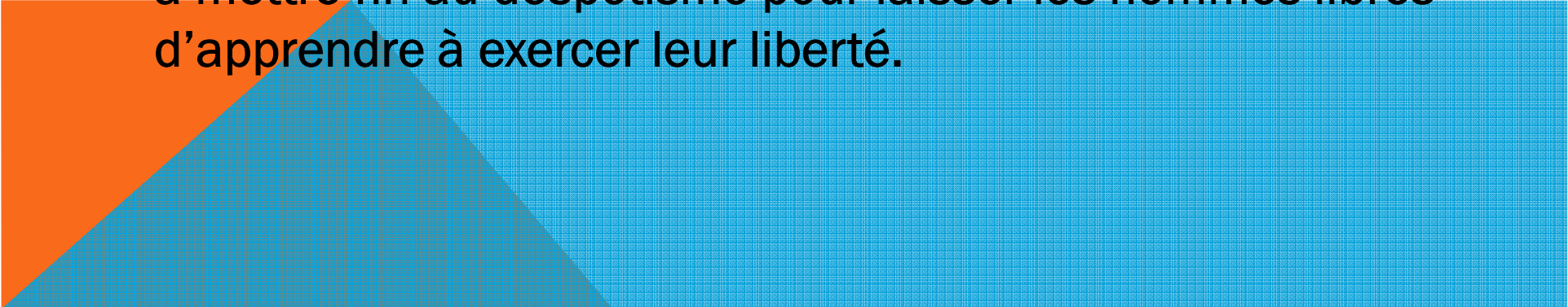
La conclusion de la comparaison est qu'il n'y a **qu'une façon d'apprendre à l'homme à penser : le laisser tenter lui-même la grande aventure**, sans le tenir en laisse, sans lui imposer de croire, sous prétexte que son propre jugement occasionnera des erreurs.

ENJEU DE CETTE COMPARAISON : LA CRITIQUE DU DESPOTISME

Ce que l'on peut accorder aux partisans du despotisme, c'est que les hommes, tels qu'ils sont, tels qu'on peut les observer, sont incapables de se gouverner eux-mêmes et ont besoin d'être soumis au joug d'un despote.

Pour autant, cela ne nous montre pas ce qu'est la nature humaine, mais ce qu'elle devient sous le despotisme.

Il ne faut pas confondre le fait et le droit, ce qui est et ce qui doit être : il y a donc une seule issue possible, qui consiste à mettre fin au despotisme pour laisser les hommes libres d'apprendre à exercer leur liberté.



MOMENT CLÉ DU TEXTE

Kant rejette donc l'argument des partisans du despotisme qui consiste à dire, soit que les hommes ne sont pas faits pour la liberté, soit qu'ils ne sont pas encore mûrs pour la liberté et qu'il faut donc les maintenir sous tutelle.

« *On ne peut mûrir pour la liberté si l'on n'a pas été préalablement mis en liberté (il faut être libre pour pouvoir, dans la liberté, se servir de ses facultés d'une manière appropriée)* »

(Note de Kant dans *La religion dans les limites de la simple raison*).

LE CERCLE VICIEUX DE L'HISTOIRE HUMAINE

L'accomplissement de l'homme est la pensée libre de préjugé, et ce mode de pensée est le seul fondement possible d'une vie politique libre.

Or, cela suppose que le despotisme n'étouffe pas toute tentative de libération. Il faut la liberté pour qu'il y ait république, et il faut qu'il y ait république pour que la liberté apparaisse ou soit cultivée.

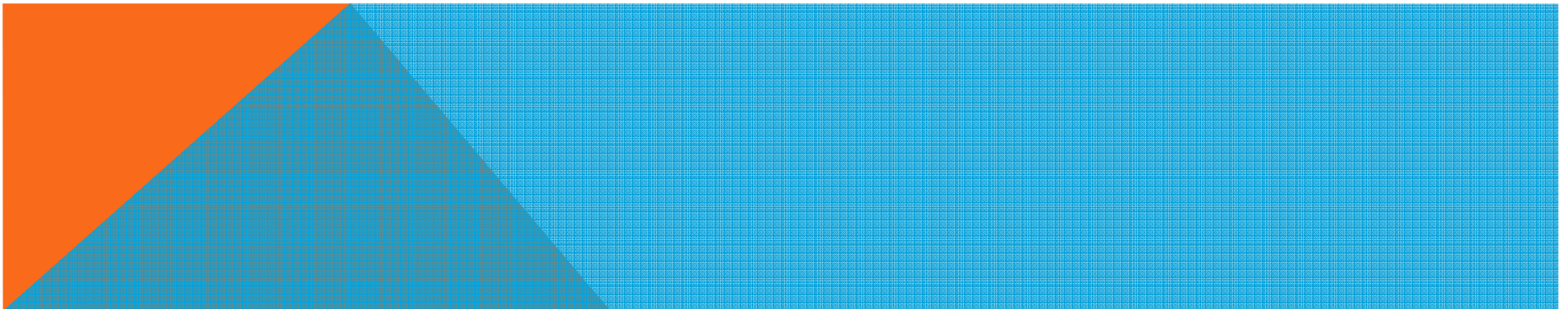
Il faut des citoyens libres, cad responsables et adultes pour qu'il y ait une république ; et il faut une république qu'il y ait des citoyens, qui reçoivent l'instruction les rendant libres.

Mais alors, comment sortir de la minorité et du despotisme
puisque aucune des deux conditions n'est réunie ?

LA SOLUTION « BOITEUSE » EST L'HISTOIRE

Le progrès des pratiques gouvernementales et des institutions vers la vraie liberté est extorquée d'abord par les intérêts les plus bas, sans qu'il faille supposer de la part des hommes et des princes en particulier une bonne intention.

Ainsi, l'ambition de Frédéric II suffit-elle à expliquer qu'il ait promu les Lumières dans ses Etats. C'est la passion qui pousse les hommes à cultiver la raison. Les nécessités de sa politique extérieure, liées à son ambition de faire de la Prusse une grande puissance, ont forcé le roi à faire de la liberté de pensée un moyen de son ambition.



LE COMMENCEMENT DES LUMIÈRES (ALINÉAS 7 ET 8)

Il y a bien à la fois, despotisme et commencement de l'Aufklärung. Il n'y a donc chez Kant pas d'admiration pour le despotisme éclairé. Il ne dit pas que son siècle est le siècle des Lumières, mais le siècle où commence l'accession aux Lumières, et ce commencement est en partie attribué à Frédéric II, non parce qu'il est un despote éclairé, mais parce qu'il a su de lui-même limiter son despotisme en autorisant la libre critique de la législation et de l'Eglise.

Ainsi le progrès des Lumières dont parle Kant consiste à limiter toujours davantage le despotisme du gouvernement jusqu'à ce que le gouvernement devienne républicain.

